

*Retour sur le début de parcours atypique d'un photographe amoureux du blues, qui s'est illustré en noir et blanc et en musique l'an dernier.*

TEXTE: JACQUES DENIS – PHOTOS: SIMON ARCACHE

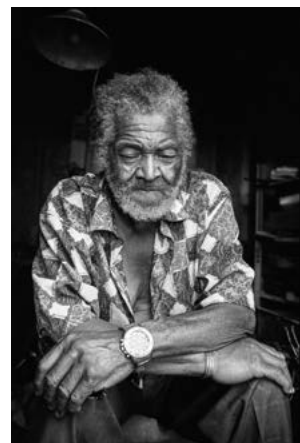
# Les maux bleus de Simon Arcache



[1]



[2]



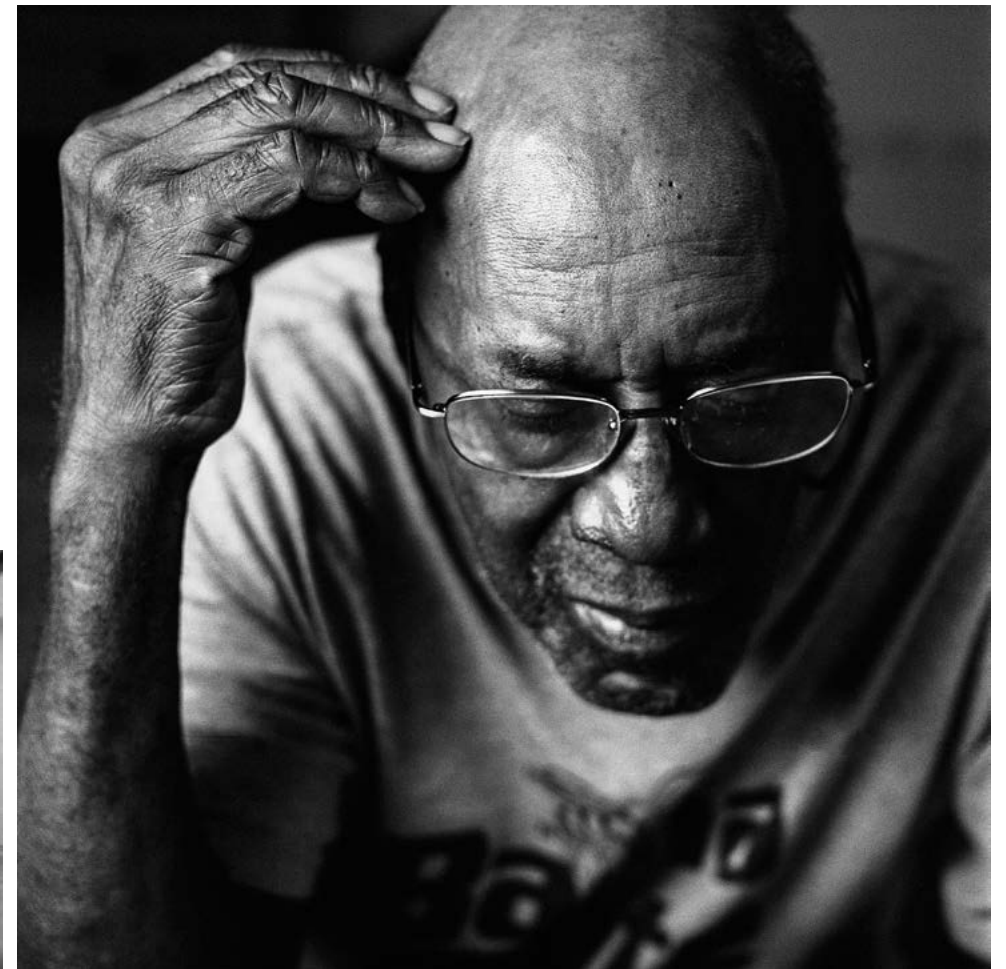
[3]



[4]



[5]



[6]

**Les études à Sciences Po mènent à tout, même à la photo. C'est en tout cas ce que raconte le parcours de Simon Arcache**, alors étudiant à l'Institut d'études politiques de Toulouse, parti à tout juste 20 ans aux États-Unis pour son stage de troisième année. Guitariste et amateur de blues, le natif de Trappes se branche via le Net avec la Music Maker Relief Foundation, vénérable institution à but non lucratif qui collecte et diffuse depuis 1994 quantité de documents audiovisuels sur les vétérans du blues. Des personnages dont les vies donnent à voir et à entendre une autre version de l'Amérique : celle des faces B. Le sujet attire le jeune homme, qui embarque avec lui un camarade de promotion, Raphaël, qui se passionne également pour cette musique.

## BOUFFER DES MILLIERS D'IMAGES

À l'automne 2012, ils débarquent à Hillsborough, au fin fond de la Caroline du Nord. Ils y demeureront huit mois avec pour mission de bosser sur les archives. « J'avais mon scanner Epson pour les visuels, Raphaël numérisait les bandes sonores. C'est tout naturellement que lui s'est

tourné vers le son et moi vers l'image », explique Simon. À l'époque, le fondateur de la Music Maker, Tim Duffy, prépare un nouveau livre, *We Are The Music Makers*. « Il avait besoin de numériser des milliers de négatifs et de tirages pour créer une sélection hyper large d'images. Je découvrais le travail de numérisation, j'apprenais à manipuler un négatif et à y lire les infos. Je me suis éduqué à l'image comme ça, sans le savoir. Je n'avais pas encore pris une seule photo, ou développé une seule pellicule, que j'avais déjà bouffé des milliers d'images magnifiques », poursuit l'étudiant originaire de la Ville rose.

C'est ainsi que Simon va se faire l'œil, sous le regard protecteur de Tim Duffy. « Mes choix iconographiques étaient assez instinctifs, mais ça lui allait. » Et au final, l'air de rien, le petit frenchy sera crédité *Photo Editor* sur le livre. L'autodidacte en tirera un enseignement au moment de passer de l'autre côté du miroir : « En termes de composition d'image, je crois que le meilleur moyen de se former, c'est de regarder ce qu'ont fait les autres avant nous. » Débarqué avec un petit boîtier numérique en poche, Simon Arcache va très vite vouloir s'équiper pour être à

la hauteur des « gueules » qu'il croise en direct. Rien de tel qu'un appareil argentique d'époque pour retranscrire la profondeur de ces âmes, des hommes et des femmes pétris de maux bleus. Tim Duffy l'emmène alors chez Ken Toda, un sexagénaire japonais, dont le gigantesque hangar logé dans une ancienne zone industrielle à High Point, (Caroline du Nord) recèle des milliers de boîtiers vintage : « Aller là-bas, c'est comme se rendre à l'église », le prévient Tim Duffy. « C'est un petit paradis du photographe », renchérit aujourd'hui l'apprenti. Ken, c'est un peu le bon samaritain, on trouve de tout dans son bazar : des premiers prototypes aux modèles les plus récents, toutes sortes d'accessoires et de pièces détachées. « Bref, une heure avec Ken, c'est précieux, c'est mieux que l'école ou n'importe quel bouquin. » Simon en ressort avec un Minolta SR-T 101. « Tim m'a ensuite donné mon premier objectif, un 55 mm. C'est là que j'ai vraiment démarré mon apprentissage. Je shootais un peu tout et rien, ce qui m'entourait... et des bluesmen ! Mes premiers pas de photographe se sont faits comme ça. »

Duffy va aussi lui montrer comment développer ses pellicules et tirer ses photos dans le Grotto,

[1] ALGIA MAE HINTON.  
« UN BUS SCOLAIRE AVEC PLEIN DE GAMINS AVAIT DÉBARQUÉ DANS LE JARDIN D'ALGIA MAE HINTON. IL Y AVAIT UNE AMBIANCE INCROYABLE AVEC CETTE VIEILLE DAME EN FAUTEUIL ROULANT QUI CHANTAIT, ET LES GAMINS FASCINÉS QUI L'ÉCOUTAIENT. »

[2] [3] FREEMAN VINES.  
« J'AI RENCONTRÉ FREEMAN VINES AU MILIEU D'UN CHAMP, DANS SA MAISON DE FOUNTAIN, DANS L'EST DE LA CAROLINE DU NORD. ON S'EST TRÈS RAPIDEMENT LIÉ D'AMITIÉ. C'EST UN PERSONNAGE MYSTÉRIeux ET SOLITAIRE, BIEN MOINS EXUBÉRANT QUE CERTAINS ARTISTES DE LA MUSIC MAKER, AVEC UN CÔTÉ VIEUX SAGE MYSTIQUE. »

[4] [5] [6] IRONING BOARD SAM.  
« SAM A ÉTÉ UN VÉRITABLE MENTOR. J'AI ÉTÉ SON ROADIE, SON VOISIN, SON GUITARISTE, SON PHOTOGRAPHE, SON AMI. IL EST COMME UN GRAND-PÈRE D'ADOPTION, QUI PEUT TE PARLER DE SES CONCERTS AVEC JIMI HENDRIX ET DE SES TRIPS SOUS LSD AU JAPON. »

le surnom du vaste studio situé au sous-sol de la fondation où s'entassent les archives son et photo. Ce lieu hanté par tous les fantômes de la famille Music Maker donnera son nom au disque que Simon réalise avec deux complices début 2020. Ensemble, ils construisent une bande-son originale à partir des enregistrements glanés auprès de ces femmes et de ces hommes du blues en version originelle. Paru sur le label En Avant la Zizique, le vinyle fait la part belle aux clichés qu'il a soigneusement édités. Pas encore aux siens, trop récents, même si depuis son stage, Simon a intégré la fondation en qualité de photographe – participant même à une table ronde lors des vingt-cinq ans de la Music Maker, en décembre 2019. « Le modérateur n'était autre que William Ferris, le folkloriste dont j'avais dévoré quelques bouquins quand j'étais étudiant à Toulouse. Le mec m'a présenté comme un grand photographe. J'ai exulté intérieurement. »

L'année 2019 a été une réussite. Simon l'a commencée en exposant une première fois dans une galerie parisienne : une vingtaine de tirages, des bluesmen dans leur environnement. Et puis, il a participé aux Zooms du Salon de la photo de

Paris, un concours de talents émergents, et à une conférence à l'Espace argentique lors de ce même salon, avant de publier une série de cinq pages dans *Soul Bag*, la bible du blues en VF. À chaque fois, on y découvre des portraits en noir et blanc, avec un sens du détail et une idée de la lenteur parfaitement raccord avec son nouvel appareil, un Mamiya C330. « Un moyen format dont l'objectif 80 mm offre une distance de mise au point très courte, qui me permet de faire des plans serrés, mais toujours incroyablement détaillés », analyse l'auteur.

C'est sous le même angle d'approche qu'il aborde son nouveau travail : *le Cabaret de poussière*, un cabaret anar militant qui se produit au Zèbre de Belleville, un monde à la marge qu'il suit depuis plusieurs mois. Il en donne une vision depuis les loges, de l'intérieur en somme, comme il le fit en pénétrant l'intimité des bluesmen. Toujours en noir et blanc, qui facilite selon lui « la magie de l'intemporalité photographique. Avant d'ajouter : Et puis, je suis daltonien, alors le noir et blanc fait sens tout de suite, même si je ne m'interdis pas de me tourner un jour vers la couleur. » ●

www.simonarcache.com